

Intérêts



Sottise

Il y avait déjà belle lurette que, dans les milieux politiques, on parlait d'un remaniement ministériel avant les élections. Tout de même, les ridicules et les bêtises de certains compères finissaient par être un fameux poids mort. Flaminius le Naufrageur, Chéron-Vie-Chère, et Lasteuryrie du double-décime donnaient par trop au cabinet des silhouettes caractérisées de jeu de massacre.

Quant aux hommes de « gauche », Jouvenel et consorts, nouveaux ralliés, ne croyez pas que leur conversion si brusque change un iota aux phrases catégoriques où Poincaré aime à enfermer sa politique extérieure. Tout simplement on voyait arriver le rapport des Experts, et alors il n'y avait pas moyen d'esquiver la nécessité de quelques « pacifistes » comme paravent. D'ailleurs, il suffisait de lire l'Echo de Paris commentant l'entrée en fonctions de ces messieurs : quel ton ! quelle arrogance ! — Aha ! mes gaillards ! vous allez marcher droit, et il ne s'agit pas de broncher, hein ? Une deux ! gauche, droite ! — On était fixé.

PENDANT, Mussolini a mené à bon port son petit électoralisme. Qui l'eût cru ? s'exaltaient nos gazettes à sornettes. Quant à M. Romier, dans la Journée Industrielle, il y perd carrément son latin. Il attribue ça à ce que l'Italie a beaucoup de naissances ! ? ! ? N'insistons pas : on sent par trop que le crâne de M. Romier n'est pas en mesure de cuber les sublimes pensées politiques de Mussolini.

Benêts ! Ne voyez-vous pas que Mussolini, dans une Europe capitaliste qui se reconstruit, ne va pas s'embarasser d'un super-césarisme qui n'était de mise qu'en période révolutionnaire ? Vraiment la presse bourgeoise s'est si bien évertuée à prendre Mussolini pour un messie de temps nouveaux que bon nombre de bourgeois se trouvent à présent tout empatouillés dans leurs interprétations et thousiastes.

C'est tout de même un réconfort net de sentir que les classes bourgeoises ne voient pas clair dans le jeu de leurs chefs.

LE QUOTIDIEN publie en feuilleton l'ouvrage posthume de Marcel Sembat : La Victoire en Déroute. D'après les chapitres parus, ce livre s'annonce comme un document important de la social-démocratie française.

Sembat était honnête. Peut-être son témoignage nous révélera-t-il les dessous de la bataille que se livrèrent monopoleurs et social-démocrates autour des nationalisations de guerre.

Elles étaient seulement un cas particulier de cette règle que Lénine tirait jadis des nationalisations allemandes : l'étatisme est la manière dont l'Etat vient au secours des monopoles quand leur situation devient précaire. Les social-démocrates au contraire voulurent profiter de l'aubaine, accaparer cet Etat-Patron, le transformer tout doucement en un bon petit socialisme d'Etat tout monté d'avance pour l'après-guerre.

Les monopoleurs, les torpillèrent tout simplement à coups de scandales. D'abord ce fut Malvy. Puis vint le tour de Sembat.

SEMBAT, ministre des Travaux publics ! Quelle audace, au fond, ingénue !

Il l'avait voulu. C'était par déférence envers le marxisme. Il était beaucoup plus cultivé que les autres. Il savait que, si la social-démocratie ne mettait pas la main sur la production, le reste n'était que calembredaines. Seulement il croyait qu'un social-démocrate, rien qu'en étant nommé ministre, peut mettre la main sur la production.

Il fit très certainement de son mieux. Et il fut joué, naturellement. Les monopoles savent se ménager, aux points stratégiques des grands services publics, les hommes qu'il faut.

C'était un Beaumarchais pris au piège de l'économie moderne.

NOUS avons connu — il y aura dix ans tout à l'heure, dix ans déjà ! — les orgueils patriotiques du foudroyant petit 75 et de sa poudre à Turpin.

En attendant la « prochaine dernière », voilà qu'on nous annonce enfin que ça y est, qu'on va pouvoir faire exploser les munitions à distance, que c'est fini, que la guerre, avec ça, n'est plus possible. Ah ! nous les tenons ce coup-ci, ces sales Boches ! C'est l'Intran qui le dit, et l'ingénieur Grindell-Matthews.

Vous rappelez-vous, en entendant ça, ce dessin de Gus Bofa sur la Guerre de Cent Ans, où un bon bourgeois de l'époque s'enquiert auprès d'un technicien, d'un expert, d'une compétence, en l'espèce un homme d'armes tout encaqué dans de l'acier, et lui pose cette question bien connue :

— Cuidez-vous que nous aurons la guerre ?

Et l'autre de répondre, en clignant un œil malin :

— Ne vous en faites point ! Avecque leur damnée artillerie, ils ont désormais rendu toute guerre impossible !

CHIL.

L'EMPIRE COMMUNISTE DES INCA

Il est inutile de rappeler à nos lecteurs la distinction entre le communisme agraire primitif et le communisme moderne. Sans prétendre chercher dans les sociétés primitives des enseignements quant à la société communiste, Clarté est heureuse de présenter ici une étude étendant notre vision de l'évolution des sociétés.

Lorsque, au XVI siècle, les « conquistadores » abordèrent et fouillèrent l'Amérique, les populations de ce continent étaient depuis longtemps séparées des autres races humaines dont elles étaient dérivées ; sur le sol américain, elles avaient peu à peu formé une série de groupes plus différenciés entre eux par le degré de civilisation atteint que par leur physique ou même par leur langage.

Certains de ces groupes, comme les habitants de la Terre de Feu, en étaient restés à l'expression la plus simple du progrès humain, d'autres s'étaient élevés du rang de chasseurs et pêcheurs à celui de cultivateurs, d'autres enfin avaient atteint des formes de civilisation comparables à tel point à celle de l'ancienne Egypte que d'aucuns ont voulu voir dans la civilisation mexicaine ancienne une fille ou une sœur de la culture des Pharaons. Détrompons en passant et en deux mots ces imaginations alertes par l'énoncé du fait que les Pyramides et monuments mexicains datent du commencement de l'ère chrétienne et sont ainsi de 5000 ans postérieurs aux productions similaires de l'Egypte.

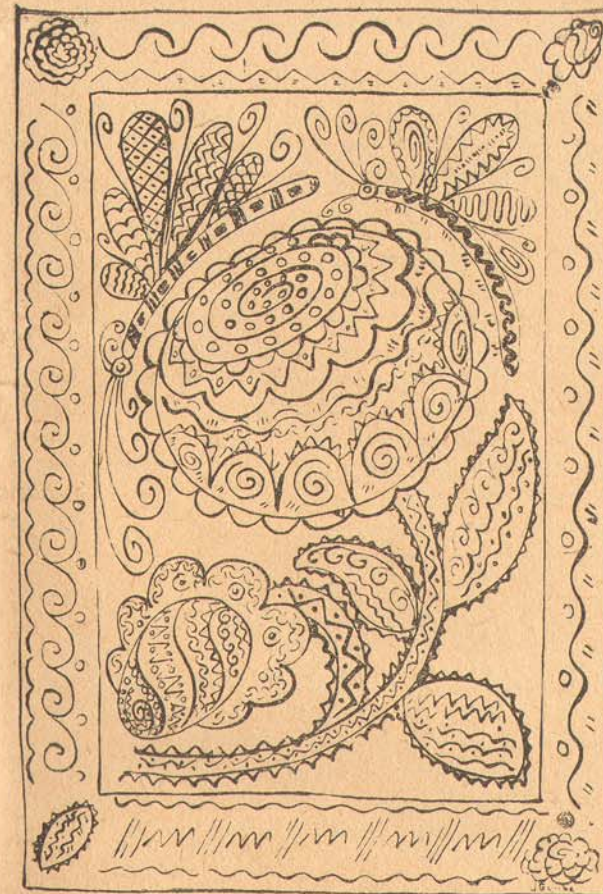
Les civilisations supérieures américaines occupaient quatre domaines. Au Mexique, civilisation aztèque ; au Yucatan et au Guatemala, civilisation maya ; en Colombie, civilisation chibcha ; au Pérou, civilisation ketchoua ou des Inca, qui, du Pérou, s'étendit sur la partie andine et côtière de l'Equateur, de la Bolivie et du Chili septentrional. Le reste, c'est-à-dire, la plus grande étendue des deux Amériques nord et sud, était occupé par des civilisations de degrés divers, mais nettement inférieures.

Caractérisons d'un trait chacune des quatre cultures précitées.

Les Aztèques sont le peuple du monde entier qui a le plus développé les sacrifices humains. Comme le montrent des images et des bas-reliefs, la victime était renversée en arrière sur un socle, les pieds et la tête ballants ; d'une pierre aiguisée, le prêtre fendait transversalement le tronc et arrachait le cœur.

Les Maya sont ceux qui, dans toute l'Amérique, ont le plus approché le langage écrit. Leurs monuments sont couverts d'inscriptions hiéroglyphiques, en partie déchiffrées.

La vieille civilisation colombienne le cède aux trois autres, mais c'est elle qui, de par ses richesses formidables en or, a donné naissance à la fiction de l'Eldorado, en quête duquel se sont mis tant d'aventuriers. Les di-



(Décoration mexicaine)

vinités habitaient des lagunes sacrées, dans lesquelles on jetait annuellement des statuètes et autres objets d'or massif dont est encore pétrie leur vase, tandis que le roi, à son avènement, se plongeait dans la lagune, lui abandonnant, par son ablution, la poudre d'or dont il s'était couvert le corps.

Enfin, la civilisation des Inca est caractérisée par son communisme économique absolu. Certes, le communisme est connu chez divers peuples primitifs, mais il n'est pas d'exemple d'un Etat qui se soit élevé si haut dans l'échelle du progrès technique et qui ait maintenu et renforcé de façon aussi rigide le principe communiste. Sans vouloir assimiler les bases d'un communisme de ce milieu à celui de l'époque capitaliste moderne, examinons ce que fut et ce que produisit l'empire des Inca.

Habituellement, on désigne sous le nom d'Inca le souverain de cet empire. C'est une légère erreur de terminologie. Inca était l'appellation de la caste royale qui dominait le pays. Le roi lui-même était le Sapa ; on connaît les noms et l'histoire des dix derniers sapa. En outre de la caste royale, existait une caste des prêtres, régissant le culte du dieu-soleil dont le sapa était la personnification sur terre.

Du nom de la langue qu'il parlait, le peuple dirigé par la caste des Inca peut être appelé le peuple ketchoua. Son berceau est aux sources du Huillcamayo et de l'Arapumac, affluents de l'Amazone, dans la région de la ville de Cuzco. C'est là que se développa et de là que se propagea la civilisation des Inca.

Cette propagation n'était pas pacifique. Dès qu'un pays adjacent était occupé, il était nationalisé ; la lan-